

## **Daniel Charneux : Non, la littérature n'est pas un cimetière parisien !**

J'ai découvert l'opération *Écrivains en classe* voici une dizaine d'années. Professeur de français, j'avais invité mon amie Françoise Houdart à rencontrer une classe de rhétorique. Elle m'avait indiqué que l'auteur pouvait être défrayé si le professeur introduisait une demande auprès du service de la Promotion des Lettres. Le responsable de l'opération s'appelait Christian Libens. J'ai introduit une demande. Il l'a acceptée. C'était le début d'une longue collaboration.

Dix ans après, il me semble que je peux lancer à propos d'*Écrivains en classe* quelques pistes de réflexion nées de la triple relation que j'ai entretenue avec ce concept, en tant que professeur d'abord, de romancier ensuite, de directeur d'école enfin.

Commençons par un *mea culpa* : avant de toucher moi-même à l'écriture, j'avoue avoir été peu enclin à faire découvrir à mes élèves l'existence de la littérature française de Belgique (ou de la littérature francophone belge, ou de la littérature de la Communauté française de Belgique, ou etc. – tant il est difficile de proposer pour cette catégorie une appellation qui satisfasse tout le monde). La dizaine de lectures que j'imposais annuellement à mes élèves était dominée par la production française de France. S'y ajoutaient régulièrement les nouvelles de Jean Ray ou de Thomas Owen, le théâtre de Maeterlinck, les romans de Simenon, ou *Le cœur en poche* de Christine Avenir. C'était à peu près tout.

Quand j'ai commencé à écrire, puis à publier, je me suis mis à lire vraiment les auteurs de chez nous. Aujourd'hui encore, j'estime que l'un des principaux bénéfices de mon entrée en littérature fut la découverte de plumes aussi variées que celles de Francis Dannemark, Eugène Savitzkaya, André-Marcel Adamek, Caroline Lamarche, Armel Job, Vincent Engel, Jean-Claude Bologne... Mieux, moi qui étais l'ami de Françoise Houdart bien avant qu'elle publie son premier roman (et ce fut longtemps la seule romancière que je connaisse personnellement, la première que j'aie invitée en classe), je nouai rapidement des liens amicaux avec une série d'auteurs. Plusieurs facteurs facilitèrent ces rencontres : l'organisation de rencontres littéraires à Mons avec Alexandre Millon (que j'avais rencontré à la Foire du Livre 2001 lors de la sortie de mon premier roman), l'appartenance commune à une « écurie » (celle de Luc Pire d'abord, celle de Luce Wilquin ensuite), la direction d'une initiative de la ville de Mons offrant chaque année à six auteurs la publication d'une nouvelle mettant en scène le chef-lieu du Hainaut.

C'est ainsi qu'en quelques années j'ai pu établir des relations amicales – et je serais tenté de dire fraternelles – avec des auteurs comme Nicolas Ancion, Christine Avenir, Colette Nys-Mazure, François Emmanuel, Françoise Lison-Leroy, Malika Madi, Françoise Pirart, Foulek Ringelheim, Patrick Virelles, Fidéline Dujeu, Julie Guerlan, Anne-Michèle Hamesse, Alain Bertrand, Ariane Le Fort... J'interromps là cette énumération, elle pourrait lasser le lecteur car elle compte des dizaines de noms.

C'est ainsi également que j'ai pu montrer à mes élèves, en invitant régulièrement en classe certains des auteurs cités plus haut, que la littérature n'était pas un cimetière parisien mais que des hommes et des femmes de chez nous, parfois très jeunes, parfois un peu provocants, publiaient des livres accessibles, à propos desquels il était possible de discuter, d'échanger des émotions, de partager des moments de vie. Je me souviens de l'effet produit par l'arrivée de Christine Avenir dans la tenue de cuir du parfait motard, des gâteaux préparés par des

mamans pour Colette Nys-Mazure, des shows très appréciés de Nicolas Ancion, des provocations de Foulek Ringelheim, des silences de François Emmanuel...

Au début des années 2000, des reportages télévisés nous ont rebattu les oreilles avec des opérations « choc » comme celles que menaient alors les « commandos lecture ».

Pour rappel, comme l'indique le site [www.commandos-lecture.be](http://www.commandos-lecture.be) : « *Quatre comédiens entrent dans une classe sans y avoir été invités. Pendant 5-6 minutes, ils lisent des extraits de textes.* » Le même site précise : « *Nous intervenons dans les écoles pour rappeler à tous que le livre doit rester au centre de l'apprentissage. Nous luttons pour sa réhabilitation et condamnons ceux qui le présentent comme un objet désuet, poussiéreux et mortellement chiant.* »

C'était vers 2003, 2004. Je me souviens de mon agacement face à ces « happenings » pseudo terroristes formatés suivant les canons du pire jeunisme : contre le livre « *désuet, poussiéreux* » (celui des programmes de cours et des profs à l'ancienne ?) « *mortellement chiant* » par définition (et vive la démagogie jeuniste !), le remède s'imposait : « *5-6 minutes [d']extraits de textes* » (et vive le zapping) lus par des comédiens qui se permettaient d'entrer « *dans une classe sans y avoir été invités* » (ça, c'est pour le côté terroriste censé racoler les élèves – 5 minutes, c'est forcément moins *chiant* que 50). Rappelez-vous. C'était au début du siècle. Depuis, les commandos-lecture ont disparu. Et les profs continuent patiemment à dépoussiérer les livres. Pas par le saupoudrage de surface, non. Par un travail en profondeur qui ancre la lecture dans la réalité de sa production : prix Sony Labou Tansi pour le théâtre, prix des Lycéens pour le roman, *Écrivains en classe*... Il s'agit dans chaque cas, loin des « *5-6 minutes* » évoquées plus haut, de lire intégralement une œuvre puis, pourquoi pas, de rencontrer son auteur. Le jeune n'est pas pris pour un débile, le prof n'est pas pris pour un raseur. La démagogie cède le terrain à la pédagogie.

Après plus de trente ans d'expérience de la classe et une dizaine d'années d'expérience de l'opération *Écrivains en classe*, je reste persuadé que le professeur de français est le plus qualifié pour « dépoussiérer les livres ». Je reste persuadé que, lorsque je lis Camus, Faulkner ou Beckett, je les rencontre. Que, lorsqu'à seize ans je lisais Lautréamont ou Huxley, je rencontrais Maldoror ou John, le « Sauvage » du *Meilleur des Mondes*. Je sais que certains de mes élèves vivent en compagnie de Rimbaud ou de Wajdi Mouawad comme ils cohabitent avec Jim Morrison, Benabar ou Thomas Dutronc. Je reste persuadé que le livre est son meilleur défenseur, qu'il emmène jeunes et moins jeunes plus loin, plus intensément, plus vite qu'un lecteur MP3 ou un DVD portable. Et que la plupart des professeurs de français font ce qu'il faut pour en persuader un public soumis à forte concurrence, sur le marché des sensations fortes et de l'évasion enrichissante.

Il n'en reste pas moins que la venue en classe d'un auteur de chair et d'os est toujours un événement propre à dynamiser un travail, ancrer la pédagogie dans le concret, confronter les hypothèses de lecture aux intentions de l'écrivain. Ce type d'événement, rendu possible grâce à l'intervention du service qu'anime Christian Libens, génère rarement la déception. Il est, le plus souvent, bénéfique pour les trois composantes de la relation qui se crée : professeur, écrivain, élèves.

Au professeur, il permet de varier l'approche du texte, de couronner par un moment fort une séquence pédagogique, de rencontrer un être humain qui partage son intérêt pour la chose littéraire et partant, de renforcer à ses propres yeux le

potentiel d'efficacité de son cours en lui apportant en quelque sorte une « valeur ajoutée ».

A l'écrivain, il donne l'occasion de confronter son texte à un public exigeant, attentif, sans tabous. Il oblige à répondre clairement, à rencontrer des groupes d'adolescents auxquels il n'est pas forcément habitué, à « sentir » la classe devant laquelle il se trouve et à lui adapter son discours, sa présence. Il offre aussi, souvent, la chance de voir briller des yeux, de recevoir textes, poèmes ou autres productions suscitées par son livre, par sa visite. Je garderai toujours en mémoire ces moments authentiques et précieux vécus grâce au prix des Lycéens : dans la dizaine d'écoles où je fus invité à présenter *Nuage et eau*, chaque classe m'apporta des lectures nouvelles, des questions inédites, des critiques souvent fondées. Je conserve dans ma bibliothèque le livret personnalisé réalisé par une cinquième qualification issue d'une école bruxelloise dite « à discrimination positive » : j'ai rarement connu échange aussi humain, aussi intelligent. Sur les murs de mon salon, une aquarelle, une huile réalisées par des élèves montrent Ryôkan méditant face à la mer tel qu'il apparut à deux jeunes lectrices, tel qu'il m'apparaît désormais.

Aux élèves, enfin, cet événement que constitue la venue en classe d'un auteur fournit une occasion rêvée d'acquérir, dans une irremplaçable expérience de terrain, une mise en situation inaccoutumée, ces fameuses « compétences » que les programmes officiels énumèrent depuis le « décret Missions » et qui, pour le cours de français, apparaissent si complexes, si multiples. Ceci, bien entendu, à deux conditions : que la rencontre soit *préparée* d'abord, *exploitée* ensuite.

Que la rencontre soit *préparée* semble aller de soi. Cela demandera pourtant au professeur un vrai travail : un contact préalable aura permis de recueillir l'accord de l'auteur et celui du service *Écrivains en classe* ; jour, heure, lieu et durée de la rencontre auront été fixés avec précision (un coup de fil, la veille du grand jour, permettra d'éviter toute mauvaise surprise) ; le lieu aura été aménagé pour permettre la communication : rien de tel que la classe de français ou, s'il existe, un local spécialement prévu pour ce genre de réunion (ce qui renforce le côté « événement »), notons que si la bibliothèque est choisie pour accueillir l'auteur, ce sera de préférence à un moment où elle n'héberge pas *aussi* une classe de deuxième en étude... ; le livre, bien entendu, aura été lu par chaque élève, ce dont le professeur se sera assuré au moyen d'un travail permettant d'éviter toute tricherie (l'imagination au pouvoir !) ; une liste de questions aura été préparée mais ne deviendra pas contraignante (deux excès : aucune question prévue, ce qui amène parfois un silence gênant au bout de vingt minutes – une liste de vingt-quatre questions, une par élève, chacun lisant la sienne dans l'ordre prévu même si elle a été devancée par l'écrivain...) ; des consignes pour l'exploitation auront été données : prise de notes, enregistrement de l'interview...

Que la rencontre soit *exploitée* me paraît également important. Revenir sur la rencontre, par exemple en réécoutant l'enregistrement de l'interview pour en tirer un compte rendu, rédiger une critique personnelle en indiquant dans quelle mesure la rencontre a permis d'infléchir l'opinion sur le livre, comparer deux auteurs, autant de démarches qui tombent sous le sens. La seule limite sera l'imagination du professeur (ou des élèves). Celles et ceux qui souhaiteraient des exemples originaux de travaux générés par la lecture d'un livre et / ou la rencontre de son auteur pourront consulter avantageusement le site du prix des Lycéens, et particulièrement cette page :

<http://www.culture-enseignement.cfwb.be/index.php?id=239>.

J'annonçais au début de cette petite réflexion des pistes nées d'une triple perception et je me rends compte que j'ai passé sous silence ma brève expérience de directeur d'école. Il va de soi que, si je peux me permettre de donner un conseil à mes collègues, c'est celui de favoriser les occasions pour un cours de s'accrocher à un substrat réel sans oublier, à l'occasion, de s'assurer qu'une rencontre d'auteur est, comme je l'indiquais plus haut, préparée et exploitée (mon amie Françoise Houdart m'a raconté des visites dans certaines classes où le professeur se déchargeait en quelque sorte sur elle du poids de son cours, voire quittait le local pour la laisser face à un groupe qui n'avait manifestement pas lu son roman – cas limite, certes, mais hélas vécu, tout comme cet autre, décrit par une jeune collègue professeur de français, d'un « auteur » fraîchement arrivé sur le marché n'affichant que mépris apparent pour le groupe qui l'accueillait et multipliant les réponses désagréables !)

A l'époque où la crise financière peut apparaître aux yeux de certains « décideurs » comme l'alibi providentiel pour réaliser des économies dans ces domaines « non marchands » que sont la culture et l'enseignement, j'ose espérer, pour conclure ce billet, que les pouvoirs publics ne couperont pas les ailes à ce service de la Promotion des Lettres qui, par le biais de l'opération *Écrivains en classe*, permet aux élèves de notre communauté (les adultes, lecteurs – et auteurs – de demain), de découvrir qu'il existe ailleurs que dans les cimetières parisiens des êtres pour qui la littérature est, comme l'écrivait l'auteur de la *Lettre au Roi* : « *un art, créateur de Beauté, élevant, avec l'humanité entière, la nation où il se révèle.* » Oui, peut-être est-ce le moment de rappeler les paroles de Jules Destrée à propos des écrivains : « *Leur destinée naturelle n'est pas le succès, mais l'incompréhension, et lorsque la gloire les couronne, c'est presque toujours d'un pas lent et boiteux qu'elle vient vers eux. Ceux-là, la nation peut, la nation doit les protéger, pour qu'ils ne succombent pas en chemin, pour que leur disparition n'appauvrisse pas l'avenir.* » Si le concept de nation nous paraît bien vieilli, qu'au moins le souhait de Destrée ne soit pas lettre morte au sein de notre petite et fertile communauté.